

Il Volantino Europeo

N°6

Octobre 2004

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev (Versailles)



Budapest Nyugati Palyudvar, mai 2004

JY Feberey

Editorial

C'est un Volantino Europeo de seize pages que nous avons le plaisir de vous adresser aujourd'hui par courrier électronique, qui plus est depuis notre nouvelle adresse e-mail qui est : piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

La formule des Colloques à l'Est et du Bulletin internautique résiste donc aux outrages du temps, et nous ne pouvons que nous réjouir de l'abondance et de l'originalité des contributions de ce numéro. Un grand merci aux plumes nouvelles comme aux plumes fidèles !

Le Colloque Budapest 2005, « Un divan sur le Danube », est en marche : nous avons déjà eu des engagements de principe et des propositions fermes de titres, que nous vous communiquerons dans le numéro de janvier prochain.

Outre le partenariat essentiel de l'Institut français de Budapest, nous aurons officiellement le renfort de l'Association des Médecins Francophones de Hongrie, présidée par notre ami Peter Temesvari.

Et c'est avec cette dynamique association que nous allons terminer l'éditorial, en rappelant qu'elle a fêté en septembre dernier son 10^{ème} anniversaire au cours d'une très sympathique cérémonie à la Résidence de l'Ambassade de France à Budapest. Ce fut l'occasion pour Monsieur Dominique de Combles de Nayve, qui était sur le point de quitter Budapest, de rappeler dans un discours très chaleureux, à la fois les liens qui existaient entre la France et la Hongrie, mais aussi tout ce que l'Histoire avait fait subir à ces liens, notamment au cours du siècle passé, du Traité de Trianon à la Chute du Mur de Berlin. Peter Temesvari s'est lui attaché à souligner la vitalité et la constance de la coopération franco-hongroise dans le domaine médical, et s'est réjoui de distinguer par une médaille l'Association *Le Pont-Neuf* (Paris), représentée par sa Directrice Madame Dominique Fouace, ainsi que ses collègues Laszlo Tringer, psychiatre (qui participa au Colloque de mai dernier) et Tibor Wenger, anatomiste, tous particulièrement actifs dans le cadre associatif. D'autres récipiendaires n'avaient pu être présents. Rallions-nous sans réserve aux vœux formés à cette occasion pour la célébration future du centenaire de l'Association ...

Voir en p. 15 : Rappel de la souscription aux Actes de Prague 2003 et Budapest 2004

On conçoit un enfant

Quel rôle joue le désir de la mère quand elle conçoit un enfant ? Dans quelle mesure ce désir peut s'inscrire dans le nom propre, nom qui précède le patronymique et qui marque l'unicité d'un sujet, sa particularité dans la famille et dans le social ? Désir de la mère à entendre en tant que désir inconscient, et non pas comme demande d'enfant qui dans le discours commun vaut comme synonyme de désir.

« On conçoit un enfant » se dit alors pour souligner la racine inconsciente (on) qui préside à chaque naissance, ou qui peut l'empêcher.

La demande d'enfant a affaire à ce désir de l'Autre, qui peut dire à une femme par le signe de sa bienveillance, c'est à dire en la faisant féconde, si elle est ou pas la bénie entre les femmes. De cette bienveillance et de la bénédiction qui s'en suit la femme doit être digne. C'est bien pour ça que le sentiment d'indignité qui accompagne la stérilité est associé à la culpabilité : si la bénédiction n'arrive pas, on se sent coupable.

Le signe de la bienveillance de Dieu est invoqué par le « tu » qui suppose un lien individuel entre Dieu et sa créature. On retrouve cette fonction dans la prière, dans la tradition juive plus que dans la chrétienne.

Le « tu » dans l'invocation a affaire au désir, et en plus à un désir central dans l'économie du sujet. Le lien individuel entre Dieu et sa créature - que le « tu » établit - n'indique pas seulement une proximité exclusive, mais aussi que celui à qui on dit « tu » est le seul qui peut exaucer le désir.

Si le désir est exaucé, si la bienveillance de l'Autre se manifeste à travers le don d'enfant, à ce don on donne un nom qui garde souvent les traces de la dialectique de la demande, du désir et du don, les traces du désir maternel. Dans la tradition catholique le nom « de baptême » est celui avec le quel le prêtre nomme l'enfant

pendant le rite, il s'agit donc d'une nomination symbolique. La formule « Ego te baptizo in nomine Patri et Filii et Spiritui Santi » introduit l'enfant dans la communauté des croyants. Il s'agit souvent d'un nom choisi par la mère, vu qu'elle renonce à transmettre à l'enfant son patronyme, c'est à dire à faire de l'enfant le fils de son propre père.

Au nom de baptême est confié la charge de représenter le désir maternel lié à cette naissance. Il s'agit d'une nomination imaginaire qui se lie à la nomination symbolique introduite par le baptême. Cette liaison n'empêche que le côté imaginaire puisse peser sur le destin du sujet. Un exemple pourrait en être tel enfant qui porte le même nom d'un frère mort dont on n'a pas fait le deuil. La clinique témoigne des effets d'inhibition produits par cette nomination. La nomination imaginaire à affaire aux circonstances familiales évoquées par le nom, la nomination symbolique, par contre, inscrit le fils dans la descendance du père.

Je propose un exemple de nom qui véhicule le désir de la mère et qui fait poids sur le destin du fils. Il est tiré des Saintes Ecritures. Les Saintes Ecritures sont une lecture précieuse pour les psychanalystes. Lacan même en a fait usage à plusieurs occasions.

L'histoire est celle de Reuven, Ruben, qu'on trouve dans un passage de la Genèse. Ici il ne s'agit pas seulement de l'inscription de la trace du désir de la mère gravé dans le nom à la naissance mais d'un nom qui dicte un destin, d'un désir qui demande d'être accompli.

Ruben en hébreu est composé par le verbe « voir » (Re'ou) et par le nom « fils » (Ben) mais les Saintes Ecritures nous disent que sa mère Léa l'a appelé avec ce nom pour se référer « au regard divin posé sur sa misère de femme délaissée » [1].

L'écrivain Erri de Luca traduit le même verset (Gn 29,32) à sa façon : « Yod /Dieu a vu dans mon affliction » et il ajoute que

Reuven devient ainsi un nom scellé par la douleur de la mère.

« Dans les Saintes Ecritures, les femmes, grandes dames de la maternité, avaient le droit naturel de choisir les noms de leurs enfants. Léa souffrait du manque d'amour de son mari Jacob qui, lui, aimait Rachel, sœur cadette de Léa... quand Léa accouche de son premier-né, Reuven, elle espère gagner la préférence de son mari. En vain : Jacob aimera toujours l'autre, tandis que Léa mettra au monde ses quatre premiers fils. A eux... Léa donnera des noms liés à sa douleur de jamais aimée » [2].

Les Saintes Ecritures racontent que Rachel, la belle, est la femme que Jacob a toujours aimée et désiré et pour la quelle il a servi son père Laban pendant quatorze ans, mais Laban fait trouver dans le lit de Jacob l'aînée Léa au regard langoureux (ou bien blême selon les traductions. Rachel est stérile. Dieu qui a vu le malheur de Léa, la jamais aimée, a bien voulu la rendre féconde.

Puisque les techniques de procréation médicalement assistée n'existaient pas à l'époque (mais l'idée d'un artifice à la place de la bénédiction divine circule peut être même dans les Saintes Ecritures), on croyait que c'était la mandragore, une herbe rare cachée dans les champs de bleu, qui pouvait féconder les femmes. Ruben « toujours prêt à soulager cette souffrance qu'elle a grave dans son nom » [3] la cueille pour sa mère.

Rachel qui vient de l'apprendre demande à Léa d'en lui donner. Léa la lui cède en échange du droit de rester avec son mari Jacob, « car c'était Rachel qui décidait avec qui dormait leur époux commun... Rachel qui aura pour premier-né Joseph et qui mourra en couches à la naissance suivant. » [4]

A la mort de Rachel Jacob, à la place de revenir vers Léa, choisi comme compagne l'esclave de Rachel Bilha. Ruben alors qui est désormais un homme l'oblige à coucher avec lui pour venger la mère. Jacob comprend qu'il s'agit d'un acte de pur amour filial, que Ruben n'a rien fait

qu'accomplir sa mission, celle de venger la blessure de sa mère. Il s'est fait l'instrument de l'invocation à Dieu de la mère parce il lui redonne son objet d'amour ou bien parce qu'elle soit vengée.

Une interprétation pareille du texte sacré, affirme Erri De Luca qui la propose, dérive du fait que les Ecritures définissent Bilha « concubine » de Jacob et non pas son esclave : c'est ça qui rend l'acte de Ruben un outrage.

L'histoire de Ruben, qui a beaucoup fasciné l'écrivain puisqu'il la reprend dans plus d'un texte, est à son avis complètement opposée à celle d'Oedipe, assassin du père et amant de la mère. Ruben, il affirme, ne désire pas sa mère, mais il veut sa vie durant que sa mère soit aimée de son père. Il se voue à cette tâche impossible – les Saintes Ecritures nous disent que le désir de Jacob est inflexible et qu'il n'y renonce pas au nom du lien conjugal- jusqu'au moment où le père reconnaît la signification de son acte.

Nous pouvons dire autrement ce qui nous suggère Erri De Luca : il ne s'agit pas de désir de la mère dans le sens objectif puisque c'est vrai que Ruben ne désire pas la mère au sens d'Oedipe, mais c'est sur aussi qu'il est englué dans le désir maternel.

Il désire son désir et il se voue à le satisfaire.

Lacan parlait de cette dimension captivante du désir de la mère à propos d'autres figures classiques de la tradition littéraire, comme c'est le cas d'Hamlet et d'Antigone. De même que pour Ruben le destin de ces deux personnages majeurs de la tradition tragique est ancré à ce désir. Le destin d'Antigone, fille d'Oedipe et Jocaste, est lié au désir criminel et incestueux de la mère, soutien Lacan dans son Séminaire « L'éthique de la psychanalyse ». Antigone choisit la plus inhumaine entre les morts pour aller vers Ate, la limite touchée par sa famille. Condamné par Créon à être enterré vivante elle paie sa dette aux lois pas écrites des Dieux, *nòmima àgrapta*.

Le destin de Ruben, même si dans son nom est gravé la douleur de sa mère, n'est pas tragique comme celui d'Antigone. Puisqu'il est né à cause de la bienveillance de Yod envers Léa, son destin ne s'épuise pas à satisfaire le désir de la mère, il ne reste pas dans un rapport duel et absolu avec elle.

Dans les Saintes Ecritures les mères ne sont pas seules avec leurs enfants (Jacob amène avec lui toutes ses femmes et leurs enfants), et les enfants naissent à cause de la bénédiction du Dieu qui fournit, à travers le don d'enfant, le signe de sa présence bienveillante. Ruben d'un côté connaît la douleur de sa mère, comme le dit son nom, mais il est en même temps né

Un passage à vide

Il est bon d'avoir de l'esprit. Le malheur est d'en avoir trop. Sainte-Beuve, dans son *Port-Royal*, nous marque l'étendue de celui de la mère Angélique de Saint-Jean. « M. de Pomponne [son frère] demandait un jour à M. Nicole : "Tout de bon, croyez-vous que ma sœur ait autant d'esprit que madame du Plessis-Guénégaud ?" M. Nicole, dit Racine, traita d'un grand mépris une pareille question. »

Nous en sommes, en 1664, à ce moment même où Louis le Juste abat de nouveau sa cognée sur le monastère et la communauté de Port-Royal-des-Champs. Scènes cocasses, fureur d'un archevêque de Paris qui s'y brise les dents. Nos religieuses en appellent, protestent. Elles ne signeront pas le formulaire par lequel deux papes ont déclaré l'hérésie de Jansénius. Ni la police du roi ni celle de la foi, ni le glaive ni le bâton : rien n'entamera la foi des sectateurs de Saint-Cyran.

Entendons-nous bien. Il y a deux combats, ne mélangeons pas. Les plus rétives ici-bas ont leur place là-haut, leur siège est avancé dans les cieux. La croix leur ménage un mol oreiller. Leur invraisemblable entêtement, et notamment celui de la mère Angélique,

par la bénédiction de l'Autre qui lui a donné la place de l'aîné dans la lignée de Jacob.

Dans le cas des enfants de notre époque, par contre, qu'ils soient nés ou pas à l'aide de techniques médicales, sous quelle bénédiction peut s'inscrire leur naissance si ce n'est pas l'Autre qui la veut ? Si ce n'est pas plus à lui qu'on demande un enfant ?

Marisa Fiumanò (Milan)

[1] Georges Yoram Federmann. "Les Ruben" in AMIF n° 489, février-mars 2000 p.7

[2] Erri de Luca *Noyau d'olive* Arcades Gallimard, p.55

[3] *ibidem* p. 55

[4] *ibidem* p. 56

donne au fond la mesure de leur amour de la vérité. Et bien malin qui saurait démêler l'écheveau des raisons de croire ou de ne pas croire. Otée de son monastère, la mère a ce mot de dédain, lorsqu'elle pénètre au couvent des Annonciades, où sera son séjour, qu'il n'y pas chez elles, « d'autel dédié aux opinions contestées ». Elle veut dire que l'Immaculée Conception n'y jouit pas de leurs faveurs.

Par les bons soins de l'archevêque, nous apprend l'auteur, elle est logée, solitaire, dans un galetas de fortune. A quoi, Seigneur, se raccrocher, quand l'arbre de sa foi, frappé par la foudre, n'a plus ni branches ni tronc ni racine ? Aucune ressource, puisqu'elle est séparée des siens. N'allons pas, cependant, prolonger l'effet dont on a le souci lorsqu'on écrit pour la galerie, comme c'est toujours le cas. Sainte-Beuve, qui a l'obsession de la juste mesure, en restitue « les vrais et profonds accents » par les extraits de la *Relation*, qu'« il faut presque toujours abrégé quand on les cite ».

Le cœur est comme en suspens. On dirait que la chose a cessé de se soutenir. Certes elle s'est détachée, mais elle n'est pas tombée sur le sol. Son âme sans poids, coupée de ses attaches, elle

la berce « comme une gouvernante porte entre ses bras un enfant que l'on sèvre ».

Répit de la tendresse où se conserve un peu celle de sa nourrice aimante : Port-Royal. A ce comble de la clôture, Dieu veille même à détruire la gloire qu'il lui avait donnée de tant vouloir l'abaisser. Elle en vient alors à supposer que le Seigneur a détourné sa face. Radicale expérience de ce néant qui va jusqu'à s'évider de son creux. Dans une telle disgrâce, « nous ne trouvons rien entre nos mains de toutes les richesses que nous nous étions persuadé qu'on ne nous pouvait ravir ». La substance même des Ecritures se dérobe à l'esprit qui cherche à s'en nourrir : « Dieu avait ôté la force du pain. »

Cet état porte plus d'un nom : désespoir, portes ténébreuses, extinction de la lampe. C'est un doute atroce à l'égard de la divinité qu'elle a contracté comme une faiblesse imméritée. Elle ajoute

qu'elle se découvre avec un certain effroi « capable de ces pensées ». Se pourrait-il enfin que l'injustice triomphe et que l'on foule aux pieds le ciel comme un paillason ? Ce que fut la réponse du grand Arnauld son oncle à cette lettre, Sainte-Beuve, hélas, omet de l'indiquer. Mais il est à parier que la certitude, à ce champion de la vérité, ne fit jamais défaut, lui qui croisa le fer avec Descartes et Leibniz, lui qui tint tête à la moitié de la chrétienté.

Imaginons seulement que le monde est renversé, repose uniquement sur sa pointe et que celle-ci tout à coup vient à manquer. Pour le coup, la grâce et rien d'autre pourrait nous sortir de ce mauvais pas. A quelles conditions, nous ne le saurons jamais. Puisque la vraie foi est aveugle, il vaudrait mieux se crever les yeux.

Gérard Weil (Nanterre)

[Lettre au Dr J.M. SALEN, septembre 2004]

Cher Jean-Maurice, cher Maître,
Quelle surprise et quel plaisir de te lire matinalement ,le dernier jour de l' année juive 5764.

Ce soir, en effet, est la veille de Roch Hachanah

(« La tête de l'année »). J'ai développé ma réflexion théorique sur le rôle et la fonction du médecin(et du soignant)dans la société à partir de différents sujets d'études et d'observations: la place aménagée à l' Etranger,la place et l'utilisation du livre à l' hôpital psychiatrique(tu étais membre du jury), la peur de l' autre et du patient ...chez le praticien dans l' exercice de la médecine, le constat fréquent de l'exercice d'une médecine à 2 sinon à 3 vitesses dans un pays de plus en plus riche et surtout le comportement de la corporation médicale allemande à l' heure du nazisme. J'ai observé aussi tout de suite en m'installant en libéral, en 1987, que les

psychiatres mettaient un point d'honneur à « refouler » certains patients qui avaient comme caractéristique d'avoir particulièrement besoin d'eux; je pense aux personnalités dépendantes souvent désignées par le terme réducteur et presque injurieux de « toxicomanes »(cette « injure » et ce diagnostic ayant valeur d'exclusion en libéral) Et je me suis demandé pourquoi? Et j'ai admis que les médecins avaient, en plus de leur rôle de soignant et d'accompagnateur, un rôle de contrôleur social et qu'ils réagissaient avec des schémas et des représentations propres à leur appartenance à une classe sociale bien définie... Ce qui faisait que les patients appartenant à d'autres classes sociales étaient souvent perçus comme « exogènes », exotiques, étrangers, inquiétants... J'ai observé aussi souvent le comportement des experts de ma spécialité, nommés par la CPAM ou par le Tribunal du Contentieux de la Sécu ou en appel des

décisions de la Cotorep, maltraiter, parcequ'ils ne les comprenaient pas (ne voulaient pas ? ne pouvaient pas ?) mes patients d'origine rurale, maghrébine ou turque, au prétexte que ces souffrants simulaient et recherchaient des bénéfices secondaires.

Je me souviens particulièrement de Mr A. hypochondriaque enkysté à la suite d'un accident du travail banal en apparence, qui est resté des années dans un entre-deux administratif à la suite notamment des conclusions méprisantes et cyniques qui déniaient l'importance des plaintes, les considéraient comme couramment théâtrale dans la « culture malgré-bine » (j'ai entendu alors « malgré-bine »). Je ne sais pas si la reconnaissance tardive de l'invalidité 2 ème catégorie a eu un impact sur le profil psychologique des enfants de Mr A mais j'ai eu à voir une de ses filles, en foulard, lors d'un redoublement en 1 ère année de médecine: elle hésitait et doutait d'elle-même et souffrait de l'impatience et du mépris du père par rapport à son échec (mépris pour l'inutilité d'études supérieures). Dramatique aussi, j'ai croisé aussi sans l'avoir en soin, un de ses fils, à l'évidence présentant des troubles psychotiques qui devait, dans le cadre d'une bouffée délirante, tuer sa compagne (Il a été reconnu irresponsable). Le père traitait par le mépris « la folie » du fils comme s'il se défendait de toute responsabilité.

Tu vois, Jean-Maurice, cela représente beaucoup de souffrances, d'indignations et...d'enthousiasme

(chez moi) pour l'exercice de ce métier merveilleux...et lucratif. Et je me dis que ce « merveilleux » et ce « confort matériel » pourraient imposer d'autres responsabilités qu'on enseignerait très tôt, peut-être pas dès la maternelle, mais à partir de la 1 ère année de médecine. Et je sais bien que mes positions peuvent sembler radicales, inutilement provocatrices parfois ou irréalistes mais je n'arrive pas à faire autrement; c'est mon

fond désespéré-enthousiaste mû par une sorte de perception de l'urgence psychosociale hérité de « la conscience de la modernité et de l'actualité d'Auschwitz ». J'ai de l'admiration pour Médecins du Monde et une affection particulière pour les bénévoles de cette association parce qu'ils restent utopistes (« Ce qui n'est pas donné est perdu ». « La récompense d'une bonne action c'est d'en faire une autre »). Mais sa croissance et sa banalisation dans le paysage médico-social ainsi que la compétence de ses bénévoles augmentent mon inquiétude. (La banalisation étant en partie liée à la compétence). Pourquoi ? Tout simplement parce que le public et les praticiens, tous citoyens du même espace socio-politique, admettent qu'il existe une « bonne » médecine, marginalisée (« de ghetto ») et sont confirmés dans l'existence de deux espaces symboliques, différenciés et même opposés, les empêchant de lutter politiquement contre les effets de certaines discriminations (qu'on retrouve dans: les certains effets des lois qui organisent l'entrée des étrangers sur le territoire, la réforme de l'AME, l'absence de droit de vote des étrangers non communautaire et même la récente loi sur le foulard...)

Je note aussi que très souvent les bénévoles de M. du M. sont retraités, ce qui peut renforcer la dimension caritative. Ce n'est pas injurieux mais cela a politiquement des effets de

déresponsabilisation dans l'esprit des acteurs du drame du traitement politique-social-psychologique des « misères » que l'on devrait considérer comme crime contre l'humanité (en suivant les réflexions de personnes comme Geneviève Anthonioz De Gaulle). Voilà, dressé dès potron-minet, en accueillant la Saint Roland, quelques réflexions en écho à ta précieuse adresse, en espérant que notre combat ne soit pas celui de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne à Roncevaux et en espérant une suite à cet échange. Fraternellement et affectueusement.

G.Y. Federmann (Strasbourg)

La Femme de la Pluie...

Est-ce qu'il pleut, à New York dis, est-ce qu'il y pleut, là-bas et aussi sur ta vie ? Est-ce qu'à New York aussi ça picote et ça clapote, est-ce que tes vitres coulent, de traînées, invisibles et irrésistibles, est-ce que ta vie y est belle à marcher dans des rues, luisantes-haletantes, noires et grises de la pluie de New York qui ne peut-être la même pluie, que celle d'ici ? Vas-tu au tabac du coin sous la pluie new-yorkaise, la petite dame chinoise t'a, t-elle, souri sous la pluie, et connaît-on, jamais, toutes les pluies d'un monde ? Te souviens-tu qu'à Santa Cruz je me cachais, sous une ombrelle, quand le déluge nous recouvrit pour cent et une nuits ?

La pluie, à Tokyo, je me demande si elle est douce et sais-tu, sais-tu encore s'il pleut, sur Nantes, autant que sur d'autres vies ? Je l'ai vérifié, moi, j'ai arpenté autrefois les rues de Nantes à cause d'Elle, et j'ai pensé à toi, peut-être même ai-je crié ton nom dans une rue, pluvieuse, de Nantes oui (alors que je ne te connaissais même pas).

A Tokyo les karaoke bars sont-ils ouverts quand il pleut tu crois ? Les Japonaises gloussent-elles davantage sous la pluie une main devant leurs bouches, ouvertes, à Tokyo quand les cerisiers perdent leurs pétales, est-il envisageable qu'il pleuve aussi ?

En Afrique, on me dit qu'ils attendent (peur peur).

Sinon les gouttes au creux des mains, seraient-elles d'autres larmes ?

Je t'écris d'ici, le Royaume de la Pluie. Entends, entends ma voix

sous la pluie d'ici qui fait, d'infimes éclaboussures. Je ne t'ai pas dit, il faut que je te dise. Hier j'ai vu la femme, la Femme de la Pluie. Elle se promène, nue dehors où il fait froid souvent, à la main elle tient un miroir, de poche fragile, et en avançant elle le racle contre les murs de brique, rouge, ses longs cheveux ondulent sous le vent qui, ici, souvent accompagne la pluie, lourde, à l'image des gens d'ici. Le ciel y est bas le ciel y est, si lourd lui aussi tu le sais n'est-ce pas tu as lu, tant de livres mais sais-tu, seulement sais-tu, si à Hiroshima ils ont tous survécu, cette pluie de, particules, je n'ai pas eu le courage d'allumer la radio aujourd'hui.

Hier j'ai dansé, sous une pluie de, confettis ! Et j'ai écrit à cet homme d'autrefois qui voulait me couvrir, autrefois aussi, d'une pluie de pétales, des roses vivantes (oui). Pour notre mariage par contre, y a-t-il seulement eu du riz ? Il faut que je recommence.

Ici ciel, métallique, je suis sûre que tu ne connais pas. Et le vent qui s'engouffre, l'eau frémit aussi, toute grêlée de ce ciel, qui pleure à l'envi.

Ouvres-tu, ta fenêtre, là-bas à New York où je te vois depuis ici Royaume de la Pluie ? Tu penses à quoi ? Sous la pluie, les pensées sont-elles plus belles et as-tu déjà vu la Femme, cette femme que tout à l'heure je t'ai dit ? Elle marche tu sais je l'ai vue je n'invente pas, son miroir effleure la nuit les murs de brique rouge, sous la pluie que sont les murs d'ici. Va-t-elle jusqu'à toi sans doute ? En quête d'autres pluies, un royaume plus gris ? (peur ?).

A Tokyo, il n'y a pas, de brique rouge, je suis presque sûre de cela. A Tokyo cette femme se perdrait

sans doute, il n'y a pas de noms de rues, de numéros non plus. Tokyo est cette ville, étrange, où l'on voit des choses vertes et violettes (je crois) et où la pluie, peut-être aussi, a une odeur de soie et non je ne te reparlerai pas d'Hiroshima (la radio demeure éteinte).

Les gouttes au creux des mains, seraient-elles encore d'autres larmes ? Et rêve-t-on, au Japon, comme dans d'autres pays ?

Je n'ai jamais connu New York sous la pluie, mais Vancouver oui (je pense). Et Prague-Varsovie. A Rome, des gouttes, chaudes. De Montréal je ne veux que la neige (folle, oui), à New York une chaleur, immonde autrefois, alors New York sous la pluie je regrette, que je ne connaisse pas (tu ne m'invites, pas).

Paris, sous la pluie, était une chanson fleuve, Amsterdam un canal, d'immondices ou fleuri, Dublin une chanson, triste et Marrakech ou Puebla ou Istanbul, elles n'existent pas. Tokyo à Tokyo sais-tu qu'ils y ont de drôles d'hôtels avec des chambres, microscopiques, à louer pour s'aimer microscopiquement aussi je

pense, à l'image de tous ces gens petits. Peut-on s'aimer sous la pluie tu crois, et comment vivent, les Tokyoïtes, ont-ils seulement des larmes sur leurs bras. Si l'on ressort sous la pluie après avoir aimé, penses-tu que l'on se sente mieux, sans doute ? A Nantes, à Nantes, je ne sais pas (mais c'était triste). En Angleterre je n'ai connu que cela, une pluie, vivante aussi, inondant les tasses fleuries d'un thé indien éperdu de lait. En Espagne, là penses-tu qu'il ne pleuve peut-être pas ? (peur aussi peur).

Le petit miroir (de poche) vient de tomber, Elle aussi je crois je l'entends, et qui chante ! Je descends voir attends, moi attends et après, tu me diras ? Peut-être, même, verras-tu que c'est devant ta porte, de New York, qu'elle s'est immolée ? Il pleut, dans nos coeurs aussi, est-ce que tu le sais dis-moi, et est-ce que seulement tu le, vois ?

© Edith Soonckindt, Bruxelles
2004

Les supervisions par e-mail : problèmes théoriques et techniques 1

Avant les diverses révolutions technologiques nos ancêtres écrivaient beaucoup ; à ce titre les correspondances de Freud avec Fliess, Jung et Ferenczi constituent un très riche matériel pour celui qui se pose la question de la place des e-mails dans la psychanalyse.

Tout d'abord je vous citerai deux fragments de la correspondance de

Freud avec Ferenczi 1 ; Le huit février 1910 Freud écrit « suite à votre impressionnante sommation de m'accorder du repos, j'ai pris un nouveau patient d'Odessa, un Russe très riche, souffrant de sentiments de compulsion, mais je suis plus efficace que jamais. Mon ami Rie – que j'ai chargé de mon cæcum – déclare que mon mal est une inflammation et considère que le danger de mort

1 Sigmund Freud Sandor Ferenczi :
Correspondance Calmann-Lévy 1992

imminente est assez peu probable ; il exige néanmoins que j'aille à Karlsbad ». En quoi ce fragment est-il remarquable ? Quel fil inconscient unit les deux thèmes de la lettre, qui dans une première approche nous paraissent tellement éloignés l'un de l'autre ? Il est question de tube digestif, mais celui de qui ? Celui de Freud ou celui du jeune russe ? Afin de d'essayer de comprendre relisons A partir de l'histoire d'une névrose infantile 2 où Freud décrit l'histoire clinique de son patient russe : « En parlant des troubles intestinaux, j'ai accordé à l'état de maladie ultérieure du patient une plus large place que celle qui lui revient...dans ce travail consacré à sa névrose d'enfance. Deux raisons furent pour cela déterminantes : premièrement, la symptomatologie intestinale s'était poursuivie..., de la névrose d'enfant à la névrose ultérieure, et deuxièmement il lui échut un rôle capital lors de la terminaison du traitement. » Mais voilà que Freud fait un « cadeau » à son patient sous forme d'une promesse : « Je promis au patient le complet rétablissement de son activité intestinale, rendis par cet engagement son incrédulité patente et j'eus alors la satisfaction de voir disparaître son doute lorsque l'intestin, tel un organe affecté hystériquement, se mit lors du travail à prendre part à la conversation et eut recouvré en quelques semaines sa fonction normale si longtemps endommagée »

Peut-on réellement soutenir que la source du comportement de Freud se trouve dans la référence au modèle de l'hystérie ? Devant une telle promesse, on ne peut que s'interroger sur les enjeux psychiques de Freud. Ce fragment de lettre nous montre avec quelle violence les paroles du patient

2 Sigmund Freud Aletea Saint Petersbourg 1997

résonnent en Freud ; dans cette lettre nous saisissons l'importance du concept de contre-transfert, et remarquons les différents enjeux pulsionnels .

Dans le deuxième fragment d'une lettre 3 à Ferenczi Freud donne le contenu de cette première séance 4, le transfert est alors tellement violent que Freud se voit dans l'obligation de la rapporter immédiatement à son ami, en raison de l'intensité de la charge émotionnelle qu'elle provoque en lui ; dans les lignes qui suivent nous voyons comment le père de la psychanalyse élabore ce qui est en train de se passer⁵ : « Un jeune Russe riche que j'ai pris à cause d'une passion amoureuse compulsive, m'a fait l'aveu, après la première séance, des transferts suivants : juif escroc, il aimerait me prendre par-derrière et me chier sur la tête. A l'âge de six ans, le premier symptôme manifeste consistait en injures blasphématoires contre Dieu : porc, chien, etc. Quand il voyait trois tas de merde dans la rue, il se sentait mal à l'aise à cause de la Sainte Trinité et il en cherchait anxieusement un quatrième pour détruire l'évocation. » Quelle place occupe, pour Freud, Ferenczi lors de ce récit ? On peut formuler l'interprétation suivante : « l'Homme aux loups » énonce des fantasmes très archaïques, une représentation homosexuelle fait place

3 Lettre du 13 février 1910

4 Sur ce thème on peut lire l'article de Thierry Bokanowski : « la première séance de l'homme aux loups » in La Revue Française de psychanalyse N°3 1995

5 Pierra Aulagnier (psychanalyste française) théorisa cet état de travail psychique sous le nom de : « théorisation flottante »

à un fantasme très primitif de défécation. Freud introduit un tiers (Ferenczi) dans la rencontre analytique, ce qui lui permet d'élaborer les fantasmes qui surgissent dans la cure.

Je vous ai donné ces deux exemples afin que vous puissiez constater combien peuvent être riches en contenu les lettres et par là même les e-mails.⁶

Tout d'abord je voudrais souligner qu'à mon avis, la supervision fait partie de l'analyse du candidat, de là découlent mes positions théoriques et mon approche des problèmes techniques qui naissent de ce type de supervisions. Je tiens à rappeler que les supervisions par e-mail n'existent que par le fait que le candidat analyste n'a pas d'autre alternative : en effet le plus souvent il habite un pays où l'analyse n'en est qu'à ses débuts ou bien, comme en Russie, est en train de renaître. Quand bien même la supervision, à mon avis, entre dans le processus analytique, elle ne peut en aucune façon remplacer l'analyse personnelle du candidat ; une analyse insuffisante donne une coloration spécifique aux supervisions.

Je me dois de souligner qu'il n'existe aucun écrit de l'IPA sur la question des supervisions par e-mail, il n'y a donc pas de standards, puisqu'elles ne rentrent pas dans la formation du futur analyste ; cet état de fait a des aspects positifs : le candidat se sent, dans une certaine mesure, plus libre, son contrôleur n'a, dans la réalité, aucun pouvoir sur lui, pour la simple raison qu'il n'appartient pas à une commission d'habilitation, n'a aucune influence sur l'obtention d'un diplôme, il en est bien évidemment tout

⁶ L'éthique m'interdit de vous parler de mon expérience par trop personnelle .

autrement dans les fantasmes du candidat, mais là nous sommes en terrain connu.

Je ne débute une supervision qu'après avoir rencontré le candidat, au moins une fois, une telle approche technique permet d'ancrer le contrôle dans une réalité, même à minima, j'espère en procédant de la sorte que notre rencontre ne se transforme pas en délire, encore que celui ci ne peut être exclu !

Je voudrais attirer votre attention sur le fait que la supervision par e-mail est un travail écrit, ce n'est pas par hasard qu'il existe un proverbe français qui dit : les paroles s'envolent, les écrits restent⁷. Nos deux protagonistes, le superviseur et le supervisé prennent un risque narcissique énorme : celui de laisser une trace de leur rencontre ! La supervision s'inscrit sur le disque dur de l'ordinateur, et quant bien même peut-on, sans difficulté effacer en l'adresse, sa disparition n'est qu'illusion puisqu'elle demeure, entière, sur le dur, et qu'il existe toujours un moyen de la récupérer ! Nous sommes en pleine paranoïa !

Les psychanalystes travaillent en écoutant la voix de leurs patients, d'un côté les mots (les représentations de mots) de l'autre les silences, les variations dans le timbre de la voix, une agitation non verbalisée sur le

⁷ Freud dans son travail « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » commet un lapsus, que tout un chacun connaît, en appelant vautour un milan .Beaucoup d'analystes ont écrit au sujet de ce lapsus , ce qui induit chez le lecteur-écrivain , un sentiment de persécution ; je désire attirer votre attention que dans la traduction en russe de ce texte (Edition Alétéïa ; Saint-Pétersbourg 1997) : tout rentre dans l'ordre ! Le traducteur a corrigé Freud !

divan, tout ce matériel non verbal joue un rôle essentiel dans le surgissement de l'interprétation dans la psyché du psychanalyste ; j'ajouterai même que l'interprétation naît dans cet écart entre la représentation de mots et le non verbal. De ces quelques remarques on comprend que lors de la supervision par e-mail quelque chose se perd 8.

En temps normal je prends appui sur ce que je ressens et je considère que c'est la réalité, lors des supervisions par e-mail je ressemble, dans une certaine mesure, à un paranoïaque qui interprète tout à sa façon ! En effet je perds mes repères corporels ; ici je voudrai souligner le risque d'une bascule dans le délire paranoïaque, encore que celui-ci soit possible dans toute analyse.

Nous ne pouvons en aucune façon éluder la question de la réalité et de son statut, en effet le candidat après avoir exposé son cas clinique attend une réponse de son superviseur, ce dernier n'est-il pas celui qui dit la « vérité » ? Mais la Vérité » n'appartient qu'à la religion, voici notre première aporie.

La nosographie psychanalytique classe les maladies psychiques en prenant en compte le lien qu'elles ont avec la réalité : le névrosé ne nie pas la réalité, il veut simplement ne rien en savoir, par contre le psychotique non seulement la dénie mais veut aussi la remplacer par quelque chose d'autre.

Si bien que l'on ne peut éviter ni la névrose de transfert ni celle de contre transfert !

Nathalie Zaltzman⁹ écrit dans son article : « Entre la réalité créée

8 Je vous conseille la lecture du roman d'Isaac Asimov : « Face aux feux du soleil » où dans un univers lointain, au fin fond de la galaxie, les habitants n'ont aucun contact physique les uns avec les autres.

9 Topique N°67 novembre 1998 : « La réalité est-elle paranoïaque ? »

dégagée par une découverte scientifique qui modifie les données d'une réalité précédemment établie et la réalité révélée par l'intuition paranoïaque derrière une réalité apparente, où se tient la différence ? Entre une nouvelle théorie juste et une nouvelle théorie fautive où passe la ligne de démarcation décisive ? »

Et malgré toutes ces remarques je prends le risque d'écrire au candidat ! Je ne prétends, en aucune manière, à l'entière réalité et encore moins à la vérité. La réalité se doit de ne porter en elle aucune trace de subjectivité, mais comment peut-on écrire à un autre sujet sans y mettre ses propres phantasmes ? En toute honnêteté c'est quelque chose que je ne sais faire !

De l'autre côté j'occupe la place du superviseur et je me dois d'enseigner quelque chose au candidat.

Je vous rappellerai que les sociétés psychanalytiques, membres ou non de l'IPA ont souvent des approches différentes des supervisions. Certains contrôleurs demande au candidat d'exposé son cas sans lire ses notes, considérant que de cette façon ses défenses son moindre, que ses associations sont plus libres, et qu'il est plus facile de percevoir les éléments contre transférentiels ; cette approche permet au candidat d'être au plus prêt de ses affects, de son inconscient et du pulsionnel. L'inconvénient de cet abord consiste en ce que le candidat ne travaille pas assez les modèles théoriques et les problématiques.

La supervision appartient au processus analytique du candidat, c'est pour cela que certains contrôleurs considèrent que la supervision doit permettre de trouver et de souligner ce qui n'a pas été soumis à l'analyse personnelle du candidat et qui constitue des « points aveugles » ; théorie qu'a élaborée Jean-Paul Valabrega sous le nom : d' « analyse quatrième ». Ce

type d'approche n'a de sens que si le candidat a fait une cure suffisamment longue, mais même dans ce cas tout n'est pas aussi simple, pour la simple raison que le candidat peut ne pas être au fait des problématiques psychanalytiques.

Je voudrai souligner que parler sans notes peu aussi servir la résistance ! Le candidat restant en surface, n'approfondissant pas la problématique du cas, voir répétant sa propre névrose !

D'autres contrôleurs exigent du candidat qu'il vienne avec ses notes, voir même ne l'accepte en supervision qu'à la condition que le candidat leurs rende, tous les trois mois, un travail écrit d'au moins vingt pages ! Pour ces derniers l'essentiel consiste en ce que le futur analyste comprenne les différentes problématiques analytiques. Ils mettent l'accent sur le travail personnel et sur l'étude en profondeur de la pensée freudienne.

Pour moi ces deux approches sont l'une et l'autre parfaitement légitimes, elles dépendent du candidat, d'où il en est dans sa propre analyse, voir de l'histoire personnel de son superviseur, de la manière dont celui-ci, en son temps a élaboré ces questions ! Et de l'influence qu'a eu sur lui son propre analyste, son propre superviseur et enfin la société analytique à laquelle il appartient. Choisir entre telle ou telle position théorique constitue une véritable aporie.

Mais qu'en est-il des supervisions par e-mail ?

Je rappellerai qu'en aucune manière je ne me considère comme celui qui conduit cette cure, en effet je n'ai jamais vu le patient, je travaille avec le matériel que m'apporte le candidat, c'est pour cela que je me refuse d'occuper la place d'un père tout puissant !

Je demande à ceux qui décident de faire un contrôle par e-mail avec moi de me parler de leur ressenti durant les séances, le matériel doit être vivant, vivant comme l'est l'analyse ! La description de leurs émotions permet une approche de leur contre-transfert.

La supervision par e-mail est un travail écrit, le candidat pense à ce qu'il écrit, ce facteur comme nous l'avons constaté en lisant la correspondance Freud-Ferenczi ne protège pas contre l'irruption de l'inconscient, néanmoins dans ce type d'exercice les résistances apparaissent plus fréquemment.

Le candidat s'efforce d'éblouir, de séduire le superviseur par sa façon de conduire la cure.

Le transfert apparaît relativement rapidement dans les supervisions par e-mail (je parle de celui du candidat), avec lui naît la question suivante : que doit-on en faire ? Doit-on ou non le pointer ? Lors d'une analyse les différents mouvements psychiques, qui apparaissent durant la séance, sont interprétés, mais tout cela appartient à la dynamique de la cure. Lors d'une supervision par e-mail on ne peut procéder ainsi : en effet nous ne sommes pas aux faits de l'histoire personnelle du candidat, sans compter qu'il nous a demandé d'être son superviseur, pas son analyste.

Pourtant nous sommes et demeurons analystes, et ne pouvons nous débarrasser de cette question pour le moins embarrassante.

Je vous dirais quelques mots du contre transfert, tel que le vivent des collègues expérimentés, qui s'occupent de supervisions par fax ; ils leur arrivent de regarder avec haine le fax qui leur envoie le travail du candidat !

Dans mes réponses aux supervisions par e-mail je m'efforce en premier lieu de cerner la problématique du patient ; ce travail pédagogique me paraît indispensable car il permet, dans un deuxième temps, au candidat de se

plonger dans l'étude de la littérature psychanalytique.

Je vais vous donner une vignette clinique, de ma façon de décrire une problématique, à mon avis il faut écrire au candidat une réponse qui serait comme destinée « à un patient en état régressif allongé sur le divan ».

Tout d'abord quelques mots de son histoire personnelle : la petite fille est tombée amoureuse de son père ! Il l'abandonne (ainsi que sa mère) la vie devient triste et grise, bien des années après quand elle est une jeune femme, elle lui rend visite, « c'est un des plus beau instant de sa vie ». Voilà ce qu'est le complexe d'Œdipe .Avec les hommes se joue quelque chose de semblable : « il lui a été infidèle, il est devenu froid, étranger... ». Son père aussi a été infidèle.

Il est essentiel de montrer au candidat la problématique du patient, et comment cela se joue dans la cure ; les descriptions faites par Freud sont tellement d'actualité et le complexe d'Œdipe tel qu'il l'a découvert une image si vivante.

Les supervisions par e-mail me surprennent, il arrive que tout soit écrit , et pourtant tel Œdipe le candidat ne voit rien..... il est aveugle !

Durant ces supervisions nous pouvons observer les différents mouvements pulsionnels, étudier les enjeux du transfert et en écho le contre transfert avec ses points aveugles.

Je voudrai ajouter que ce travail me passionne mais qu'il me prend énormément de temps ; en séance vous êtes à l'affût , lors d'une supervision par e-mail vous avez tout votre temps, vous pouvez relire la lettre, vous plonger dans vos associations, jouer

avec les renversements et les mises en tension.

Je ne tenais pas à faire un exposé, qui aurait pu ressembler à celui d'un maître d'école, avec des paragraphes, des conseils voir des recettes, non j'ai essayé d'aborder en analyste la problématique des supervisions par e-mail.

Les réponses apportées à l'exposé, par le candidat, d'un cas ne peuvent en aucune manière prétendre être la vérité, elles ne doivent d'aucune façon rétrécir le champs de la pensée du candidat, ou bien l'enfermer dans des stéréotypes conventionnels, au contraire elles doivent permettre l'éclosion d'une pensée analytique authentique.

Et pourtant la place qu'occupe le superviseur est intenable : d'un côté il essaie d'avoir une approche pédagogique et de l'autre il veut rester analyste, une véritable aporie ! Mais il n'y a pas d'autre chemin possible, rester seulement à la place du pédagogue ne permet pas de montrer au candidat la spécificité de la psychanalyse à savoir le jeu pulsionnel chez le patient, le candidat et le superviseur ! C'est une des raison qui fait que dans les réponses que je fais au candidat je parle un peu de ma pratique, de cette manière j'essaie de lui transmettre de l'analytique et non de la technique, dans mes e-mails j'introduit non seulement du conscient mais aussi beaucoup de mon inconscient ! Voilà en quoi les supervisions par e-mail sont d'authentiques rencontres analytiques, porteuses de toutes les émotions humaines.

Alexandre Nepomiachty (Versailles)

Informations professionnelles

Communiqué de presse du Formindep - 1^{er} octobre 2004

Arrêt de commercialisation du rofecoxib : halte à la désinformation.

Le collectif Formindep, pour une formation médicale indépendante au service des seuls professionnels de santé et des patients, prend acte de l'arrêt de commercialisation du rofecoxib (alias Vioxx®) décidé par le fabricant devant l'augmentation des risques judiciaires et la mise en danger de la santé de l'entreprise.

Le Formindep s'élève contre la campagne de désinformation visant à expliquer « qu'on ne pouvait pas savoir avant » et cherchant à promouvoir en remplacement un médicament de même action pharmacologique dont les effets indésirables à long terme ne sont pas mieux connus.

Ceux parmi les professionnels de santé qui s'informent à partir des (trop) rares publications indépendantes en France s'abstenaient déjà de prescrire cette molécule dont il apparaissait clairement dès sa mise sur le marché que le rapport bénéfice-risque n'était pas supérieur à celui de molécules existantes et pour laquelle les risques cardiaques étaient déjà suspectés (1).

Le Formindep appelle les professionnels de santé, prescripteurs et dispensateurs, à se former de façon responsable et dans l'intérêt de leurs patients, en choisissant des media de formation fiables et indépendants de tiers ayant des intérêts autres que ceux des patients (en particulier les firmes pharmaceutiques).

Le Formindep appelle les patients à s'enquérir auprès de leur médecin de ses moyens d'information et de formation médicale continue. Il appelle les patients à exiger que, dans leur propre intérêt, celui-ci s'informe à partir de sources indépendantes (en

particulier des firmes pharmaceutiques), fiables et transparentes.

Alors qu'en France la plus grande partie de la formation médicale est laissée aux mains des firmes pharmaceutiques avec la bénédiction des autorités de tutelle, le Formindep appelle les responsables de la formation professionnelle à faciliter l'accès des médecins à des formations fiables et de qualité, en incluant les notions d'indépendance et de transparence de l'information parmi les critères d'accréditation de la formation médicale continue.

Ainsi à l'avenir le retrait du marché de telles molécules sera effectivement ce qu'il devrait être normalement pour les professionnels de santé comme pour les patients : un non-événement.

(1) Prescrire Rédaction « rofecoxib, un antalgique AINS décevant » Rev Prescrire 2000 ; 20 (208) : 483-484

Le Formindep

Contact : Docteur Philippe Foucras
p.foucras@wanadoo.fr 188 rue
Daubenton 59100 ROUBAIX Tél. : 03
20 27 18 60 ou 06 25 17 23 34

Retrouvez les nouvelles du Formindep sur:

<http://perso.wanadoo.fr/wilmart.franck/formindep.htm>

Bibliographie

Kultuszok a pszichoanalízis történetében, Ferenc ERÖS, Jozseveg Könyvek, Budapest 2004, 176 p. 1490 HUF

Comment j'ai vidé la maison de mes parents, Lydia FLEM, Seuil, 2004

Franz Kafka rêveur insoumis, Michael LÖWY, Stock, 2004

Le patient, le thérapeute et l'Etat, Elisabeth ROUDINESCO, Stock, 2004

La « tapeuse » de Lacan, Maria PIERRAKOS, L'Harmattan, 2003

Sites à consulter

www.hdke.hu

www.makovecz.hu

www.nandori.hu

www.ermverde.hu

www.elysee.fr/pres/pontneuf2.htm

<http://resistons.lautre.net>

<http://www.conversations-strasbourg.com/index.htm>

<http://membres.lycos.fr/ccs06/>

Souscription aux Actes de Prague 2003 et Budapest 2004, dernier (r)appel !

Un volume illustré en souscription

Si un nombre suffisant de souscripteurs est atteint d'ici au 11 novembre 2004, les Actes seront diffusés fin novembre.

Prix de souscription par exemplaire :

France (port compris) : 35 €

Autres pays (remise en mains propres

possible) : 30 €

Confirmez votre souscription par chèque en € libellé à l'ordre de Catherine RUMEN,
53, avenue Secrétan 75019 PARIS
Téléphone 0033 (0)1 42 02 37 70
c.rumen@free.fr

Pensez-y pour un un cadeau de fin d'année original et personnalisé !

Prochaines manifestations

Psychodrame hongrois à Paris :
Avec Zsuzsa Mérei et Andras Vikar
Vendredi 12 novembre de 18 à 22 heures, Psychosomatique avec le psychodrame

Vendredi 14 janvier 2005 de 18 à 22 heures, Techniques non verbales, leurs indications et leurs effets.

Renseignements : Jean-Robert Appel
01 30 52 19 42 jrappe@free.fr

Colloque Piotr-Tchaadaev 2005 à Budapest :

En coopération avec l'Institut français de Budapest et l'Association des médecins francophones de Hongrie, du 5 au 7 mai 2005. Programme en cours de réalisation. Merci de nous contacter rapidement (voir ci-dessous) pour tous renseignements et propositions de communications.

Prochaine parution : [janvier 2005](#). Vous avez toute la fin de l'année pour écrire...

« Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.
Président : Alexandre Nepomiachty

N° FMC Piotr-Tchaadaev
11 78 0511778

Toute correspondance ou article est à adresser à J.Y. Feberey, Secrétaire de Rédaction provisoire, 18B, rue Catherine-Séguirane 06300 Nice, ou à jean-yves.feberey@wanadoo.fr ou encore à piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

© Il Volantino Europeo,
octobre 2005

Dernière heure...

Au moment du bouclage, nous avons reçu ce courrier du Dr Federmann, qui nous informe qu'une discussion a récemment repris en Alsace à propos de cette sinistre locomotive : un objet, certes, mais qui a servi d'outil dans la politique nazie de déportation et d'extermination, et ne saurait donc connaître le même traitement que d'autres outils du passé.

Docteur Georges Yoram FEDERMANN
Président du Cercle Menachem TAFFEL
Maison des Associations
Place des Orphelins
67000 Strasbourg

Strasbourg, le 6 juillet 2004.

Mr Jacques BIGOT,
Mr le Maire et cher concitoyen,

Permettez-moi de vous sensibiliser à la question de l'acquisition, par votre commune, d'une locomotive construite sous l'occupation par la SACM.

Je n'ai pas la prétention de me poser en donneur de leçons mais je m'inscris en faux contre l'affirmation attribuée à votre adjoint, Mr LUTTMANN, qui aurait déclaré (cf DNA du 2 juillet) : « Aujourd'hui, nous pouvons tourner la page ».

Je vous suggère donc, si vous faisiez définitivement l'acquisition de la machine, de proposer au futur visiteur un texte explicatif qui rappellerait que la locomotive en question est une BR ou plus exactement (immatriculation d'origine Deutsch Reich) une DR 52 8009 sortie d'usine en juin 1943.

Il conviendrait d'ajouter qu'elle est de caractéristique DR 52 type KDL pour

« Kriegsdampfslokomotiv », c'est à dire « locomotive de guerre ».

Il faudrait dire aussi qu'elle a été construite dans un programme élaboré à la demande de Hitler par Albert Speer.

7500 exemplaires seront construits dans différentes usines du Reich dont 139 jusqu'en novembre 1944 par la SACM, à l'époque constituée en « entreprise de guerre » sous discipline SS avec un personnel composé en grande partie par des déportés.

Il faudrait absolument vérifier si cette locomotive n'a pas servi à la déportation.

Je suis d'accord avec vous : « C'est en parlant de notre passé que nous construirons l'Europe ».

Parlons-en alors méthodiquement en rappelant les expériences médicales réalisées à Strasbourg et au Struthof par les plus illustres médecins allemands ayant adhéré au nazisme.

Parlons-en systématiquement en enseignant aux jeunes le sens des mécanismes qui ont poussé des gens normaux à encourager « la banalité du mal ». (Voir le procès d'Eichmann à Jérusalem en 1961).

Parlons-en, avec conviction et vigilance, en veillant à dénoncer et à lutter contre les effets de la répétition de la stigmatisation : luttons contre la banalisation du Front National et contre toutes les formes de discrimination (Nous pensons particulièrement, au sein du Cercle Taffel, à celles qui visent l'accès aux soins pour les irréguliers, avec, vous l'avez sans doute noté les réformes scandaleuses touchant l' A.M.E.).

Parlons-en avec en fond musical solennel le texte sacré interprété par Mr Jean Ferrat, « Nuit et brouillard ».

Merci pour votre écoute et votre attention que je soupçonne d'être bienveillante.

Tous mes vœux fraternels de persévérance dans le travail difficile que vous devez réaliser.

Dr G- Y FEDERMANN

Citoyen Psychiatre du Centre Ville